

Que tout notre être remercie

Salvador Dali, le peintre surréaliste espagnol, était un comédien extravagant dans la vie réelle comme dans son art. Imprésario de sa propre image publique, il produisit des tableaux et orchestra un style de vie qui faisaient fi des conventions, aimant jouer de l'effet de surprise pour tromper les attentes du public. Cette attitude de défi avait ses racines dans sa propre histoire.

La relation de Dali à son père avait été tourmentée. Une fois, après une scène orageuse entre père et fils, le jeune Dali partit en claquant la porte de la maison paternelle. Arrivé chez lui, il se masturba, mis son sperme dans une enveloppe, adressa l'enveloppe à son père, et – comme s'il payait une facture d'électricité ou de gaz – écrivit sur celle-ci : « acquitté ».

Quel est le pire, demanderez-vous : l'ingratitude cruelle d'un fils envers son père ? Ou l'énormité d'un réductionnisme qui considère le produit d'une éjaculation rageuse comme le remboursement de la vie même ? Cette histoire a souvent été utilisée pour faire réfléchir à des questions plus profondes : que signifie rembourser dans la vie ? Nous acquitter de nos dettes les plus importantes ? Accomplir nos obligations de simples humains ? Comment pouvons-nous rembourser nos père et mère ? Ceux-ci n'ont-ils été pour nous qu'un « hasard

utérin » ? Comment rembourserons-nous l'enseignant qui a joué pour nous un rôle décisif pendant nos années d'études ? Ou le responsable d'activités de jeunesse, l'entraîneur ou le formateur qui, par l'intérêt qu'il nous a porté, a identifié en nous-mêmes un élément crucial pour ce que nous sommes aujourd'hui ?

Ou encore, à un autre niveau, comment pouvons-nous rembourser l'émotion profonde que nous a inspiré la vision de films comme le *Lawrence d'Arabie* de David Lean ? Ou des pièces de théâtre comme l'*Œdipe roi* de Sophocle ou le *Roi Lear* de Shakespeare ? Ou l'écoute d'une cantate de Bach ou du *Requiem* de Mozart ? Et plus profondément encore, quelle est notre dette pour la beauté d'un coucher de soleil ou d'une pâquerette ? Vers qui diriger notre reconnaissance simplement pour le fait d'être vivants ?

La réponse est plus aisée pour ceux dont le parcours intègre un sentiment du « miraculeux ». Fiodor Dostoïevski dut à un caprice d'être sauvé quelques secondes avant sa mise à mort par un peloton d'exécution en 1849 ; il vécut le reste de ses jours avec la douce intensité que ressent un homme revenu de la mort. Alexandre Soljenitsyne fut guéri sans explication du cancer à Tachkent en 1954, à quelques semaines du temps où il devait mourir, alors que l'hôpital venait de le renvoyer chez lui ; de sa gratitude naquit en lui le sentiment nouveau d'être investi d'une mission : « En fait, je ne mourus pas (avec ma tumeur maligne carabinée, abandonné sans espoir, ce fut un miracle de Dieu ; je ne pouvais absolument pas le comprendre autrement. Et toute la vie qui depuis lors m'a été rendue n'est plus mienne au plein sens du mot, elle porte en elle un sens)¹. »

1. Alexandre Soljenitsyne, *Le chêne et le veau*, p. 10.

Pour la plupart d'entre nous cependant, nos dettes implicites vis-à-vis de la vie ne sont ni aussi manifestes ni aussi dramatiques. Nous les considérons comme allant de soi sauf si nous nous trouvons contraints d'y réfléchir. Nous pouvons aller sur Internet et faire apparaître en tapotant quelques secondes tout un dictionnaire qui aurait demandé des années de travail à des semblables de Samuel Johnson, le grand lexicographe anglais. En tapotant encore un peu, nous voyons jaillir une information qui aurait excité la jalousie d'Aristote ou d'Augustin, et qu'un monastère plein de moines aurait mis plusieurs vies à recopier.

Albert Einstein présenta son « Credo » à la Ligue allemande des Droits de l'homme en 1932. « Je suis souvent troublé, disait-il, à l'idée que ma propre vie est fondée sur le travail de mes semblables et j'ai conscience d'avoir une grande dette à leur égard². » Mais la majorité d'entre nous oublie tout cela, et même des dettes plus considérables, car nous sommes modernes. Et nous avons tous des droits à faire valoir. Le « hasard utérin » recouvre non seulement des familles, mais des siècles et des générations. On peut le considérer comme acquis. De façon ridicule, nous réussissons même à en tirer orgueil, comme s'il y avait quelque vertu morale à être né du bon côté par rapport à Beethoven, Orville Wright, Thomas Edison ou Steve Jobs.

Pire encore, si nous y réfléchissons un peu, nous autres modernes sommes dangereusement proches du réductionnisme de Salvador Dali quand nous partons du principe que nous payons tout ce que nous devons en achetant un objet au prix du marché. En quelques minutes, pour quelques euros, les meilleures versions de la *Neuvième Symphonie* de Beethoven sont à nous pour que nous les savourions au

2. « Profession de foi », citée dans Jean-Marie Vigoureux, *La quête d'Einstein. « Au prix d'une peine infinie... »*, Ellipses, 2005, p. 3.

moment choisi. Mais pourrions-nous jamais revaloir à qui-conque l'émotion que nous procure le feu de l'« Ode à la joie » ?

Toutes sortes de nœuds étranges apparaissent quand nous examinons de telles questions. N'est-il pas hypocrite, par exemple, que lorsque nous condamnons certains qui ont mal agi en société, nous disons qu'ils ont une « dette » et doivent la « rembourser », et que lorsque, à l'inverse, la société a déversé tant de bienfaits sur tous les autres, nous considérons ceux-ci comme notre droit et vivions comme si nous ne devions rien en retour ?

Mais nous revenons pour finir à la même question fondamentale : qu'avons-nous véritablement à rembourser dans la vie ? Notre héritage ? Notre éducation ? Notre langage ? Notre liberté ? Notre physique ? Notre apparence ? Notre santé ? Notre vie ? Un profond fossé s'ouvre à ce stade. Le monde moderne répond en raison de son caractère même : tu ne dois rien. L'Évangile chrétien répond en raison de son caractère même : tu dois tout.

C'est ainsi qu'apparaît une dimension supplémentaire de la vocation : *celle-ci est pour les disciples de Christ un rappel que rien dans la vie ne doit être considéré comme dû ; tout doit être reçu avec gratitude.*

Une créature bipède et ingrate

Dans ses *Carnets du sous-sol*, Dostoïevski écrivit de l'humain : « Mais, s'il n'est pas stupide, il reste monstrueusement ingrat ! Ingrat phénoménalement... Je pense même que la meilleure définition de l'homme est la suivante : créature bipède et ingrate³. » Albert Camus nota de la même

3. Fédor Dostoïevski, *Ceuvres romanesques, 1859-1864*, trad. André Markowicz, Actes Sud, « Thesaurus », 2015, p. 1323.

façon : « La première faculté de l'homme est l'oubli⁴. » Plus récemment, le romancier Milan Kundera a attaqué la censure marxiste de l'histoire qu'il appelle « l'oubli organisé⁵ ». L'ingratitude et la capacité à oublier sont en définitive morales plutôt que mentales; elles sont l'expression directe du péché. Aucune culture n'a nourri de telles tendances de façon aussi systématique que la nôtre. Nous nous enorgueillissons d'être autonomes, auto-crées et indépendants. Un monde moderne dépourvu de besoin de Dieu produit des humains modernes dépourvus de gratitude.

Il est inutile d'ajouter que la tendance du péché à produire l'oubli était déjà à l'œuvre dans le monde traditionnel. Mais le monde traditionnel n'a jamais réussi à effacer deux convictions vitales pour la gratitude. La première était le sentiment de la dépendance totale de l'homme dans la vie. Avec une faible espérance de vie, des maladies endémiques et des désastres toujours menaçants comme la tempête, la famine, la sécheresse, le déluge et les tremblements de terre, la fragilité et la précarité de la vie n'étaient jamais loin de la pensée.

L'autre composante vitale pour la gratitude était le sentiment d'une dette morale. Il ne fait pas de doute que la conscience d'un puritain dans les colonies d'Amérique était plus souvent et plus profondément piquée que la conscience d'un courtisan sous le règne de Louis XIV ou celle d'un fantassin mongol dans l'armée de Gengis Khan. Mais tous vivaient dans un monde de convictions et de conventions morales. Il existait des sanctions claires pour quiconque

4. *Carnets. II, janvier 1942-mars 1951*, « Cahier n° IV », Gallimard, « Folio », 1964, p. 114 (1943).

5. Milan Kundera, *Le livre du rire et de l'oubli*, trad. François Kérel, Gallimard, nouv. éd. rev. par l'auteur, 1985; « Folio », 2012 (1987), p. 259 (sixième partie : les anges).

franchissait les lignes et brisait les tabous, que l'infraction soit le vol d'une miche de pain ou le refus de baiser l'orteil de l'empereur.

Le monde moderne a subverti de façon décisive tout ce qui subsistait de ces deux réalités. Il a d'une part transformé le sentiment de dépendance en sentiment d'autonomie. « L'homme ne vivra pas de pain seulement », a dit Jésus. « Mais cela c'était hier, répond le monde moderne. Aujourd'hui, l'homme peut extrêmement bien vivre de pain seulement – ou au moins de rationalité seulement, de technologie seulement, de sexualité seulement, ou de shopping seulement. » Hier, le philosophe athée s'écriait d'un ton de défi : « Il n'y a pas de Dieu ! » De nos jours, l'athée pratique, en la personne du manager, du vendeur, de l'expert ou du consultant moderne déclare avec le calme de son autorité professionnelle : « Il n'y a pas besoin de Dieu, et, franchement, il n'y a pas non plus de temps ou de place pour des questions pareilles ! »

Le monde moderne a d'autre part transformé le sentiment de dette en un sentiment de droits et de titres. La représentation du mal a graduellement régressé du « péché », défini devant Dieu, au « crime », défini devant la loi, puis à la « maladie », autrefois définie soigneusement par la psychiatrie, mais aujourd'hui sujette aux vents changeants de la mode de la pop culture. Freud s'inquiétait jadis que la volonté de ses patients de « se faire passer pour une “exception” » leur procure une « rente d'invalidité »⁶ du fait du statut de victimes dont vivaient ensuite ceux qui avaient subi des blessures émotionnelles. L'objet de son inquiétude est

6. « Quelques types de caractères dégagés par le travail psychanalytique », dans *Œuvres complètes. Psychanalyse*, volume XV : 1916-1920, PUF, 1996, p. 17. (Le mot traduit par « invalidité » est *Unfallsrente* qui désigne une rente versée à la suite d'un accident; cf. note a, *ibid.*)

devenu une industrie des droits et un mode de vie. Nous vivons à « l'âge d'or de l'exonération ».

Ainsi l'absence presque complète de sentiment de dépendance et de dette envers quiconque alliée au renforcement de la propension à l'oubli et à l'ingratitude se trouve-t-elle au cœur même du monde moderne. Abraham Lincoln avait averti ses contemporains contre cette tendance très tôt dans la modernité : « Nous avons progressé par le nombre, la richesse et la puissance plus qu'aucune autre nation n'a progressé. Mais nous avons oublié Dieu⁷. » Le problème est à présent universel. « Si l'on me demandait, déclara Soljenitsyne dans son discours de réception du prix Templeton le 10 mai 1983, de définir brièvement le trait qui caractérise le mieux notre xx^e siècle dans son ensemble, je ne trouverais rien de plus précis et de plus concis que de répéter encore une fois : les hommes ont oublié Dieu. » Ou comme Bart Simpson, l'enfant-héros de série d'animation favori de l'Amérique, l'a dit gravement quand on lui demanda de prier avant le repas du soir : « Cher Dieu, nous avons payé tout ça nous-mêmes. Merci pour rien. »

Qu'avez-vous que vous n'ayez reçu ?

Quel est le rapport de la gratitude avec la vocation ? Il est certainement plus direct et plus rigoureux de considérer la gratitude comme une réponse à la croix de Christ. Michel-Ange fit vers 1546 un dessin au crayon de la Pietà destiné à Vittoria Colonna, une amie pieuse membre de l'aristocratie. Le corps de Jésus mort soutenu à ses pieds par deux anges, Marie ne tient pas tendrement son fils comme dans d'autres représentations de la Pietà : elle lève les yeux et les mains vers le ciel avec une expression d'étonnement muet. Sur la

7. « Proclamation d'un jour de jeûne national », 30 mars 1863.

poutre verticale de la croix est inscrite une phrase du *Paradis* de Dante, vers laquelle converge la méditation proposée par le dessin : *Non vi si pensa quanto sangue costa*⁸.

Il est certain que quiconque comprenant combien de sang elle a coûté, à qui et pourquoi, ne peut que s'arrêter et adorer. Ainsi la femme adultère, pardonnée, baigne-t-elle les pieds de Jésus de ses baisers, de son parfum et de ses larmes, sa générosité extravagante étant la réponse à un pardon qui l'avait été encore davantage. Selon l'éloquente formule de Simone Weil, « la Croix est notre patrie⁹ ».

Mais si elle est secondaire par rapport à la croix, la vocation apporte à la foi le sens de l'émerveillement et de la gratitude qui lui sont attachés par son insistance sur l'initiative souveraine de Dieu et sur sa grâce quand il appelle.

« Qu'as-tu que tu n'aies reçu ? » Bien des chrétiens les plus éminents de l'histoire, parmi lesquels Augustin d'Hippone et François d'Assise, ont été influencés de façon décisive par la méditation de cette question posée par Paul à l'Église de Corinthe. Celle-ci n'admet qu'une seule réponse : rien, car tout ce qui est bon dans notre vie, tout ce qui est de Dieu nous est sans aucune exception donné par grâce. Cela vaut également pour la vocation. Il n'y a ici ni fatalité ni arbitraire. La motivation, l'initiative et l'action de la vocation sont entièrement de Dieu et de sa grâce. Dieu ne nous a pas choisis parce que nous méritions de l'être, mais simplement parce qu'il nous aime et nous choisit dans sa grâce – il nous appelle, en fait, malgré tout ce qu'il a dû accomplir pour sceller ce choix par le sang.

8. « Vous ne pensez pas tout le sang qu'il en coûte. » *La Divine Comédie. Le Paradis*, chant XXIX, v. 91, trad. Jacqueline Risset, Flammarion, 1990, p. 273.

9. *L'amour de Dieu et le malheur*, dans *Œuvres complètes*, t. IV, *Écrits de Marseille*, vol. 1 (1940-1942), Gallimard, 2008, p. 363.